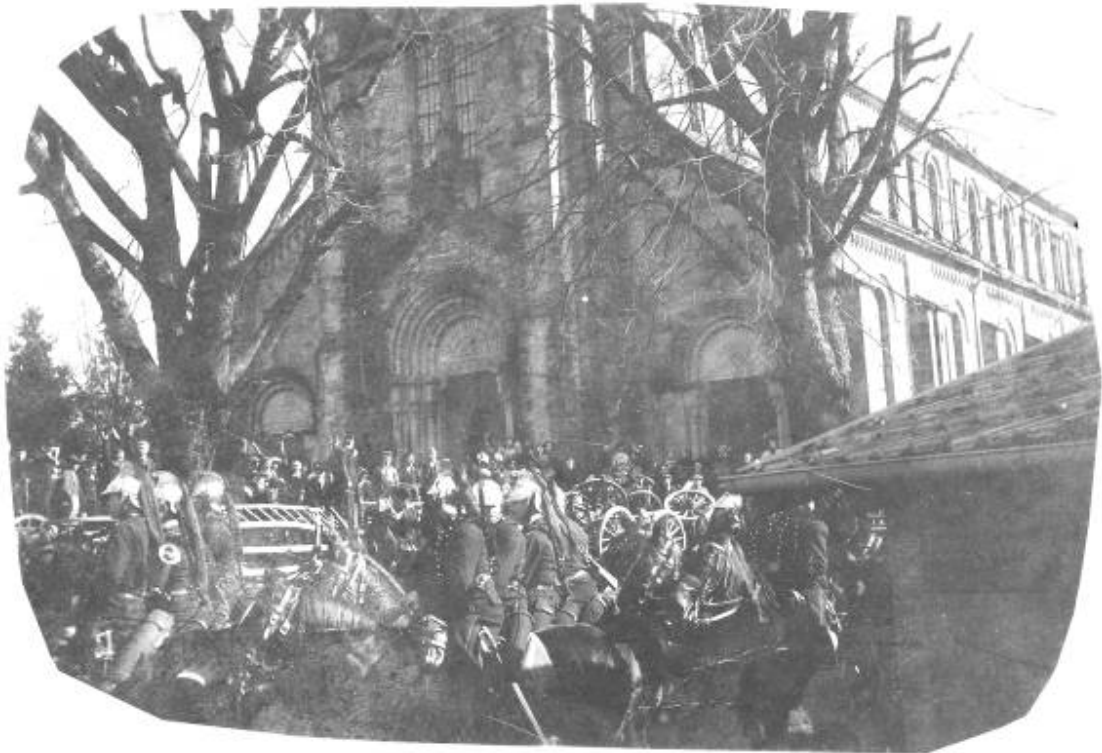


NOTES HISTORIQUES SUR LEPUIX-GY

D'après un manuscrit de M. Georges SIMON (1788-1869)



Mise en page et illustrations de Jacques Marsot

SOMMAIRE

AVANT PROPOS	3
SOUVENIRS D'UN MONTAGNARD	4
PROMENADE A LA GRANDE ROCHE	5
LA ROUTE DU BALLON.....	8
LA GRANDE PROMENADE.....	12
LE VILLAGE DE LEPUIX	52
L'HISTOIRE D'UNE FERME.....	53
LA DESTINEE D'UNE VIELLE MAISON.....	54
LA VIE CIVILE	53
LES MAIRES DE LEPUIX.....	53
LE SERVICE MILITAIRE	53
LES INDUSTRIES	54
LES TISSAGES A BRAS	54
LES TISSAGES MECANIQUES	54
LES MOULINS	56
L'AGRICULTURE	56
UNE COMPAGNIE DE BUCHERONS.....	57
EXPLOITATION DE LA ROUTE DU BALLON	58
LA RELIGION	61
LA NOUVELLE EGLISE.....	61
LES ANCIENNES ET NOUVELLES CLOCHES	62
LE NOUVEAU CIMETIERE	62
LES CALVAIRES.....	62
CONSTRUCTION DE LA CURE	63
LES CURES	66
LES VICAIRES.....	66
LES VOCATIONS	68
LES PROCESSIONS.....	70
LES PELERINAGES	71
LA SEPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT	72

Avant propos

L'auteur des notes qui vont suivre était un enfant du pays. Georges Simon est né à Lepuix-Gy le 27 décembre 1788, il passa ses premières années dans un milieu fort modeste dont il parvint à sortir à force de travail et d'opiniâtre volonté.

La révolution fit de G. Simon un magistrat nommé suppléant de la justice de paix de Giromagny, il devint bientôt après juge, puis conseiller d'arrondissement pour ce même canton.

Il finit sa retraite à Cernay où il avait été appelé à exercer ses fonctions judiciaires en 1849. Nommé chevalier de la légion d'honneur, il mourut à Giromagny le 1 janvier 1869, à l'âge de 80 ans

SOUVENIRS D'UN MONTAGNARD

PROMENADE A LA ROCHE DU SARRASIN

La roche du Sarrasin jouit de toute mon affection. Depuis mon enfance, j'ai pour elle des sentiments de tendresse. Je me suis assis mille fois à ses pieds, mille fois à son sommet. Enfant je la saluais de la fenêtre de ma chambre. Le soir en la regardant, il me semblait recevoir ses souhaits de bonne nuit.

Cette roche est située sur le versant occidental de la montagne du « *Mont Jean* », à quelques centaines de mètres du dessus de la petite plaine de Lepuix. Elle domine l'antique village, la modeste église, les champs chargés de moissons dorées, les près émaillés de fleurs, elle a en face des formidables montagnes de la « *Haute-Planche* », des « *Belles Filles* », des sombres mousseux de l'« *Ordon Verrier* ». A gauche se situe la « *Tête des Planches* » et les anciens bâtiments de l'exploitation des mines, à droite la « *Tête Sainte Barbe* » (Chinois) et toute la haute vallée du Ballon. Ces montagnes sont couvertes de sombres forêts parsemées de roches granitiques. Des sentiers bizarres et rapides serpentent dans tous les sens, on y voit des torrents fougueux et des cascades. Des près plantés çà et là de grands arbres, s'étendent le long des coteaux.

Les deux branches de la Savoureuse descendant; la première de la vallée du Ballon, la seconde des montagnes de la Beucinière et de la « *Goutte Saint Guillaume* ».

Elles baignent d'un bout à l'autre les deux rues du village, se réunissent à l'extrémité sous un pont monumental, fuient ensemble dans la plaine de Giromagny sous une voûte de buisson et de verdure.



« Elle domine l'antique village, la modeste église, ... ».

Tout cet ensemble vu depuis la roche du Sarrasin forme un tableau émouvant qui surprend et ravit. Nulle part la vue n'embrasse une plus grande variété de sites pittoresques.

Je me suis demandé d'où vient le nom de la roche du Sarrasin. J'ai interrogé les vieux sur ce point, personne n'a pu me répondre. Quoi qu'il en soit ce nom subsiste, se transmet de génération en génération. Sous la roche il existait autrefois une caverne suffisante pour s'y réfugier et un Sarrasin pourchassé aurait fui pour s'y cacher.

Debout silencieux sur la roche du Sarrasin, j'embrasse d'un coup d'œil tout le village qui se déploie du levant au couchant sur les deux rives de la Savoureuse.

Pour descendre depuis le sommet de la roche du Sarrasin, il n'y a que des sentiers rapides. Je n'en suis aucun, je m'enfonce dans les broussailles, les ronces, les genêts plus élevés que moi.

Je m'approche de la forêt des « *Champs du Mont* » qui descend jusque dans la plaine et d'autres pensées s'emparent de mon esprit, c'est dans cette forêt que mon grand-père âgé de 90 ans me conduisit par la main. Il en était le propriétaire et c'était le but ordinaire de ses promenades.

PROMENADE A LA GRANDE ROCHE

Je m'achemine vers la montagne de la « *Grande roche* ». Au lieu dit « *La scie bénite* » je prends à droite le sentier rapide de la « *fouillée des poules* », j'arrive à la « *Planche Demeusy* », puis sur « *Saint André* » et bientôt je parviens au plateau de la « *Grande Roche* ». Je me repose sur ce beau plateau, près de cette source d'eau limpide ou je me suis assis tant de fois.

Le nom de la « *Grande Roche* » s'explique de lui-même, elle est en effet très grande, élevée et debout comme un géant. Elle domine les forêts qui l'entourent, elle domine aussi les belles vallées du Ballon, de la « *Goutte des Forges* » et de la « *Goutte Thierry* ».

La « *Grande Roche* » a vu passer les générations qui ne sont plus, elle verra disparaître les générations futures, elle restera debout jusqu'à la consommation des siècles.

Du sommet de la « *Grande Roche* », je vois à mes pieds une partie de la vallée du Ballon, puis un peu plus élevée à droite, celle de la « *Goutte des Forges* ». En effet, le fond de la vallée est occupé par un petit ruisseau limpide tombant de pierres en pierres, formant de petits bassins ou se joue de petites truites noires.

Les deux cotés du torrent sont occupés par des prairies en pentes, arrosées, s'élevant graduellement. Plus haut sont des champs, ensuite des forêts profondes couvrent toutes les montagnes. Des maisons isolées, ça et là des troupeaux, des bergers, des bergères complètent le tableau qu'offre au regard la vallée de la « *Goutte des Forges* ».

Cette vallée ne paraît avoir été habitée que vers le XV^e siècle. Les premiers habitants ont été des bûcherons, des charbonniers travaillant dans les bois.



Les premiers habitants ont été des bûcherons, des charbonniers travaillant dans les bois.

Le comte Rodolphe de Reinach, seigneur du pays leur fit des concessions. Ils défrichèrent, bâtirent et le vallon fût habité. Les titres de concessions datent du XV^e siècle et existent encore.

En face de la « *Grande Roche* », se présente la montagne « *St Nicolas* » couverte de noirs sapins. A ses pieds serpente la belle route du Ballon, taillée sur ce point dans le roc granitique. A coté coule avec fracas, de chutes en chutes, de rochers en rochers, le torrent du Ballon dont la source principale se trouve au point culminant des Vosges.

Plus loin à droite de la montagne « *St Nicolas* », se cache la vallée de la « *Goutte Thierry* », en tout semblable à la « *Goutte des Forges* », même aspect, même situation, même origine.

Au bas de la « *Goutte Thierry* », se trouve la vallée de Malvaux, c'est une petite plaine marécageuse qui anciennement devait être un lac.



Au bas de la « Goutte Thierry », se trouve la vallée de Malvaux,

C'est aujourd'hui une petite prairie, on y voit quelques champs, quelques maisons rustiques. Hélas! On y voit un tissage mécanique remplaçant un moulin et une papeterie.

Lors de notre première révolution, la prairie de Malvaux appartenait au Duc de Valentinois comme héritier du Duc de Mazarin. IL va sans dire qu'elle a été vendue comme propriété nationale.

L'acquéreur, un bûcheron en paya le prix avec celui d'une vache qu'il échangea contre des assignats, il devint ainsi en un instant un riche propriétaire.

A l'extrémité du vallon, au point du « *Saut de la Truite* » commence l'ascension de la belle route du Ballon contournant les montagnes au milieu des forêts.



Au point du « Saut de la Truite » commence l'ascension de la belle route du Ballon

Elle est embellie en été par les ombrages, la verdure et les fleurs, en hiver elle est attristée par la neige, les vents et les frimas. Cette route est un ouvrage de Louis XV, elle fait honneur à l'ingénieur Clinchamp qui en a fait le tracé accompagné d'un de mes ancêtres, alors maire de la commune du « *Puis* ».

Au milieu de ces montagnes, dans un endroit bien choisi, en face des gigantesques rochers des « *Blanches Roches* », du « *Petit Haut* » et de « *l'eau qui tourne* », on y avait construit une fontaine monumentale, remarquable par une pyramide en granit.

Moïse y frappait le rocher comme autrefois dans le désert et des eaux abondantes et claires coulaient à flots pour désaltérer le voyageur. Le beau monument que j'ai encore vu dans mon enfance n'existe plus aujourd'hui. Elle fut détruite lors de notre première révolution.

Portons nos regards sur un autre point. En face, plus à gauche, se présentent les maisons de la « Côte », situées au-dessus des « Neufs-Près » faisant suite à la montagne « Sainte Barbe ». Ces « Neufs-Près » proviennent de concessions qui datent de 1770, de là leur qualification de « Neufs-Près ». Ces concessions récentes par rapport à d'autres plus anciennes ont occasionné des troubles sérieux entre les habitants. Ils exerçaient sur les terrains concédés des droits de pâturage, les nouveaux concessionnaires en s'en mettant en possession froissaient ces intérêts. Il en résultait des querelles, des rixes sanglantes par suite desquelles un habitant perdit la vie. Les « Neufs-Près » ont un aspect pittoresque, parsemés de buissons, de rochers arrosés par une multitude de sources jaillissant du sol, ils ont une fertilité et reposent agréablement la vue.

Plus à gauche, au fond de la vallée, se voit une partie du village du « Puis », mon village natal ou repose les restes mortels de mes ancêtres.

Au fond de la vallée, en face de la « Grande Roche », il y a quelques années il existait encore une modeste usine hydraulique établie par mon père. Elle avait pour objet la pulvérisation du tabac dont, avant l'établissement de la régie, mon père faisait un commerce étendu. Plus tard, il y ajouta un moulin à huile, plus tard encore un pilon. Mes frères aînés s'y sont occupés pendant de longues années à la pulvérisation du tabac, quant à moi, à

peine sorti de l'enfance, j'y travaillais déjà à la fabrication des huiles.

Depuis la « Grande Roche », je n'aperçois plus que la place qu'elle occupait. Portons nos pensées ailleurs et achevons notre promenade par une petite ascension de la montagne. A son sommet je trouve un sentier qui me conduit à la « Pierre Ecrite ». Suivant la tradition, c'est une pierre druidique, pour mon compte je n'y crois pas, rien n'indique une telle origine. C'est tout simplement un rocher ordinaire de quelques mètres de longueur. Il est situé au milieu d'une clairière entourée de gazon à quelques pas du sentier qui conduit au « Chant-oiseau ». On y remarquait autrefois quelques caractères, quelques figures gravées grossièrement sur une de ses faces. Aujourd'hui tout est effacé, on y voit plus rien qui mérite l'attention. Le sentier descend ensuite par une chute assez rapide au plein du « Chant-Oiseau »

Là il bifurque, une branche allant à gauche aux pâturages des plaines tandis que l'autre branche, à droite aboutit aux pâturages de Sewen, commune Allemande. Ce même sentier nous conduit à la « Felmatte » où se trouve une métairie sur le territoire de Dolleren, commune du canton de Massevaux.



Ce même sentier nous conduit à la « Felmatte » où se trouve une métairie...

LA ROUTE DU BALLON

Aujourd'hui je dirige mes pas vers le Ballon en suivant la belle route qui y conduit. J'aurai le temps d'examiner encore une fois à mon aise ce beau travail exécuté sous le gouvernement de Louis XV et qui ne cède à aucun autre du même genre.

J'aime cette route à différents titres, d'abord parce qu'elle est admirablement tracée et parfaitement exécutée, ensuite parce que mon grand-père, alors maire du Puix a contribué à son exécution. Il accompagnait l'ingénieur Clinchamp qui en a fait le tracé. L'époque ne m'est pas parfaitement connue, mais c'est vers les années 1740 à 1745. L'ingénieur fut d'abord conduit dans les montagnes rocheuses de « *L'eau qui tourne* » au-dessus du « *Saut de la Truite* ».

Là, il reconnut l'impossibilité d'y placer la route. Il tira un couteau de sa poche et le montrant aux personnes qui l'accompagnaient, il leur dit: « *Il est de la route que vous sollicitez comme de mon couteau, si je l'ouvre elle se fera, si je le ferme elle ne se fera pas. Or s'il n'y a pas un autre lieu pour la placer, vous n'aurez pas de route* ».

Il fut ensuite conduit dans la montagne à droite, là il changea d'avis, la route fut tracée et exécutée. Les travaux ont duré un peu près vingt ans. D'abord on a donné à la route la moitié de sa largeur, on a repris les travaux ensuite et on lui a donné la largeur qu'elle a aujourd'hui. L'état n'y a contribué que pour les travaux d'art, le surplus a été fait par corvées. Tous les habitants du Comté de Belfort ont été appelés à y travailler par tâche avec la faculté de les faire exécuter par d'autres travailleurs, mais toujours sous la surveillance et la direction des agents des Ponts et Chaussées.

La route du Ballon commence à l'entrée de la vallée du Puix à la sortie de Giromagny, près du premier pont, dit « *Pont-Verry* ».



La route du Ballon commence à l'entrée de la vallée du Puix

A un demi-kilomètre plus loin, vis à vis de l'ancien château des mines se trouve le deuxième pont, dit « *Pont de la Chapelle* ». Il existait en effet à une petite distance de ce pont une chapelle érigée par mon grand-père maternel, (Jean) Nicolas Viellard (1715/1761) pour l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait dans un grand danger. Une messe annuelle de fondation y était attachée. Elle fut détruite de fond en comble lors de notre première révolution.

Entre les deux villages du Puix et de Giromagny, la route décrit quelques sinuosités au milieu d'une petite plaine. A gauche, en montant sont les champs de la « *Cave* », les ruines des anciens bâtiments des mines dont il ne reste bientôt plus rien. Plus loin du même côté sont les « *Grands champs* », à droite est une petite prairie au milieu de laquelle coule la Savoureuse.

A l'entrée du village du Puix se trouve le troisième pont, à gauche se trouve une maison maintenant occupée par des ouvriers qui anciennement, était le bureau des péages entre la province d'Alsace et celle de la Lorraine.



A l'entrée du village du Puits se trouve le troisième pont

Mon père était titulaire du bureau mais comme il était en même temps instituteur, il avait peu de temps à lui donner, c'était ma bonne mère qui remplissait les fonctions du buraliste.

On rencontre le quatrième pont vers le douzième kilomètre, vis à vis de la vallée de la « *Goutte des forges* ». Le torrent qui descend de cette vallée traverse la route sur ce point et va se jeter dans la Savoureuse. A quelques pas plus loin, au pied de la montagne « *Saint Nicolas* », on entre véritablement dans la gorge du Ballon, sur ce point la route est entièrement pratiquée dans la roche granitique. On y voit encore les traces de perforations faites par les mineurs pour briser le rocher au moyen de mines.

C'est un point curieux de la route, à droite masse de rochers perpendiculaires d'environ cent pieds de hauteur, à gauche un torrent impétueux roulant ses eaux rapides de chute en chute, tombant tantôt dans un précipice dont la profondeur se dérobe à la vue et qu'on ne peut voir sans être saisi de crainte. A l'issue de cette gorge, on trouve un cinquième pont. Du côté droit, la route passe du côté gauche de la Savoureuse.

Après avoir fait quelques pas au-delà du pont, la vue se porte à droite vers une cascade très remarquable.

*D'après les notes de Georges Simon (1788/1869) retranscrites par Emile Marsot (1893/1982)
Mise en page et illustrations de Jacques Marsot*



C'est un point curieux de la route, à droite masse de rochers perpendiculaires d'environ cent pieds de hauteur

Le torrent sortant d'un bassin profond appelé « *Creux du Van* » répand ses eaux en large nappe sur un rocher de granit, tombant de chute en chute, sur le versant du rocher, elles se transforment en écume brillante et répandent au loin un bruit d'une étrange harmonie. Elles se réunissent au pied du rocher et reconstituent le torrent dans son état normal.

A partir de là, la route contourne la montagne. A droite elle est supportée par des murs en pierres sèches d'une assez grande hauteur parfaitement construits et très solides. Plus loin se présente la petite plaine de Malvaux. A droite se voit la vallée de la « *Goutte Thierry* », autrefois habitée par des familles religieuses. C'est dans l'une de ces maisons qu'en 1799, Charles Nodier trouva une rustique hospitalité auprès d'une jeune fille dont il s'inspira pour en faire l'héroïne d'un de ses romans.



*Charles Nodier académicien et écrivain romancier français
(1780/1844)*

Continuant le chemin, on laisse sur la droite un tissage mécanique et quelques maisons habitées par des montagnards et l'on parvient bientôt à un point de la route bien connu, c'est Le «*Saut de la Truite*». Le «*Saut de la Truite*» est une cascade de dix à douze pieds de hauteur à quelques pas du huitième pont. Le torrent descendant des montagnes des «*Blanches Roches*», de «*l'eau qui tourne*», du Ballon même, tombe en colonne du haut d'un rocher dans un bassin de granit, s'enfuit de roches en roches, traverse le pont et continue sa fuite rapide dans une prairie.

Le «*Saut de la Truite*» est un lieu de repos pour le voyageur en voiture, avant de s'engager dans la montagne, on laisse respirer les chevaux.



Le « Saut de la Truite » est un lieu de repos pour le voyageur en voiture

Ici le voyageur à pied quitte la route et prend, vis à vis du neuvième kilomètre un sentier raboteux grim pant qui rejoint la route à une certaine hauteur. Il la suit pendant quelques centaines de pas et vis à vis de la dernière habitation, il prend un nouveau sentier toujours à gauche et rejoint la route, la quitte encore, s'enfonce dans la forêt toujours rapide et ne la retrouve que près d'un chalet, ancienne maison d'un garde qui portait le nom de Bonaparte.



ici le voyageur à pied quitte la route et prend, vis à vis du 9^e kilomètre un sentier raboteux

Au sixième tournant, on arrive au lieu où existait autrefois une fontaine monumentale, lieu d'un aspect grandiose. Construite en 1758, la fontaine monumentale était placée à droite de la route, des murs en amphithéâtre soutenaient les terrains supérieurs, trois sources réunies par des tuyaux en plomb l'alimentaient d'une eau abondante et pure, un bassin vaste et profond, une pyramide en granit, Moïse frappant le rocher comme au désert, une eau limpide jaillissait à flots, une inscription complétait le monument. A quelques pas, se trouvait la maison du gardien du nom de Baumann qui en même temps était le surveillant de la route et chargé de son entretien. On trouvait chez lui asile, secours, c'était agréable, utile au milieu de la montagne. Tout cela a disparu pendant la fièvre révolutionnaire.

Quant à l'inscription latine du monument, il serait regrettable d'en perdre la mémoire, la voici «*Empara hi Ladoix! nec sapa aerasse, nec indus supice! Dont repus pocula Mons qui via*», on a fait la traduction libre suivante : «*Louis règne en ces lieux. Les rochers, à sa voix, au voyageur surpris, en ouvrant un passage, pour apaiser sa soif, lui offre un breuvage, et la nature obéit à ses lois.*».

De cet endroit on n'a plus que deux tournants à parcourir.

A l'angle du premier a été construite une maison qui a été occupée par un garde connu dans le pays par le sobriquet de Bonaparte.



...occupée par un garde connu dans le pays par le sobriquet de Bonaparte

C'était un asile qui remplaçait la fontaine, on y trouvait à se restaurer. Les forêts voisines ainsi que la maison ayant été vendues, l'acquéreur la transforma en chalet Suisse.

Depuis le dernier tournant, la route décrit encore quelques sinuosités, quitte la forêt et arrive enfin au pâturage proprement appelé le Ballon.



la route décrit encore quelques sinuosités, quitte la forêt et arrive enfin au pâturage proprement appelé le Ballon

C'est le point culminant mais la route ne monte pas jusqu'à son sommet, elle contourne passe près de la métairie et arrive à la limite du département des Vosges.



C'est le point culminant mais la route ne monte pas jusqu'à son sommet

C'est là sa fin où son commencement dans l'ancienne province de l'Alsace. Elle continue en Lorraine, descend près d'une métairie nommée « la Jumenterie » et par de nombreux contours arrive au village de Saint Maurice et rejoint le route impériale de Paris à Bâle par Nancy et Remiremont. Depuis la limite des Vosges à Giromagny, la route a une étendue de 16 kilomètres et on y compte 17 ponts.



Elle continue en Lorraine, descend près d'une métairie nommée la Jumenterie

LA GRANDE PROMENADE

Mon Dieu, pourrais-j'encore une fois, avant de mourir, faire la « *grande promenade* » que j'ai faite tant de fois dans ma jeunesse à la sommité des montagnes qui entourent mon village natal. Pourrais-j'encore une fois commencer leur ascension au pied de la « *Tête des Planches* », m'élever peu à peu au « *Curtil-Persil* », à la pointe du « *Mont Ménard* », traverser le Ballon de la « *Haute Planche* », les montagnes des « *Belles filles* », la « *Tête des Fougères* », passer à la « *Grande Goutte* », au « *Stalon* », laisser à gauche le Ballon de Servance, arriver à celui du Puix. Pourrais-je de là continuer ma course par le pâturage des « *Plaines* », le « *Chant Oiseau* », la « *Pierre Ecrite* », la « *Grande Roche* », descendre les « *Grandes Fouillies* » et par le « *Mont-Jean* » arriver à mon point de départ ?

Le trajet exige au moins cinq heures de marche, quelquefois par des sentiers battus, souvent sans aucune trace humaine, toujours à la sommité des montagnes faisant limite entre l'Alsace, la Franche-Comté et la Lorraine.

J'arrive sans trop de peine par un sentier raboteux au pâturage du « *Curtil-Persil* ». C'est un gazon stérile de 30 à 40 hectares. On y voit aucun arbre, l'hiver les frimas, les tempêtes détruisent toutes les plantes, tous les arbres qui seraient disposés à croître. Ce lieu jouit de la plus mauvaise réputation. C'est là, suivant un préjugé populaire que se réunissent les sorcières du pays pour célébrer le Sabbat. On y entend dit-on des bruits, des cris, de la musique infernale nommée « *Haute Chasse* » .

Après avoir fait une pause au plateau du « *Curtil-Persil* », je monte lentement la pente rapide et j'arrive à la pointe du « *Mont Ménard* ».

C'est l'un des plus beau coin du pays, on y découvre la Suisse, Belfort et ses fortifications.

On entend et l'on suit de loin les trains de chemin de fer qui remontent vers Evette et qui disparaissent dans le grand tunnel des « *Noirs Mouchots* » pour ne revoir la lumière qu'à Champagny. Toute la Suisse est devant les yeux, le Mont blanc et ses glaciers, à gauche on voit une partie de l'Alsace, la forêt noire derrière laquelle se cache le Tyrol et les Grisons. Une foule de villes, de villages paraissent à la vue, il est peu de situation présentant un aussi vaste tableau.

Après un quart d'heure de marche, nous arrivons à la métairie de la « *Haute Planche* ». C'est un bâtiment construit en pierres brutes sans mortier au milieu d'un pâturage ou l'on nourrit pendant l'été une certaine quantité de bestiaux.



...nous arrivons à la métairie de la « *Haute Planche* »

Nous montons maintenant vers le nord et nous arrivons à la sommité des montagnes des « *Belles Filles* ». D'après l'abbé Descharrière, le nom des « *Belles Filles* » se rapporterait à l'épisode suivant.

Pendant la guerre de 30 ans en 1633, une foule de femmes et de filles des villages environnants, pour éviter les brutalités des Suédois qui occupaient le pays, s'étaient retirées dans les montagnes du Rosemont. Elles s'y construisirent des baraques en planches de sapin.

Les Suédois en ayant eu connaissance, les poursuivirent jusqu'au sommet du Ballon d'Auxelles ou ils firent un terrible massacre. On évalue à 400 le nombre des infortunées qui y trouvèrent la mort. Depuis ce temps, ce sommet dénudé a pris le nom de « *Planche des Belles Filles* ».

Voici devant moi un sentier bien connu qui croise la montagne venant du côté oriental et s'enfonce dans la profonde vallée de St Antoine. Ce sentier commence à l'extrémité du village du Puix, au bas de la « *Goutte St Guillaume* », passe par les « *prés Coulis* », la « *Tête Quarrée* », près de l'étang des « *Belles Filles* », franchit la montagne, descend dans la Haute-Saône, passe au « *Plein les Bœufs* » et arrive au fond de la vallée de St Antoine.



...passe au « *Plein les Bœufs* »

Je traverse la « *Tête Quarrée* », j'arrive à la sommité de la vallée de la Beucinière dont le côté oriental est couvert de noirs sapins et le côté occidental de jeunes taillis fourrés. C'est dans cette partie que se trouve la « *Tanière de l'Ours* ».

Cette tanière est une caverne dans un rocher qui paraît avoir servi de retraite au dernier ours de ces montagnes. Mon grand-père né en 1772 m'a dit bien des fois avoir assisté à la chasse du dernier ours. La bête reçut 7 balles dans le corps et alla périr dans la vallée de St Antoine.

Poursuivant ma course, j'arrive à la « *Tête des Fougères* », territoire de « *Plancher les Mines* ». Ici mes souvenirs se présentent en foule, j'ai habité ce plateau il y a 60 ans, j'ai couché des semaines, des mois entiers dans des huttes de charbonniers, j'ai parcouru comme un daim ces montagnes. Ma santé était chétive alors, j'étais un enfant malingre dont la vie était incertaine. Un médecin conseilla à mon père de me faire vivre en pleine liberté au sommet des montagnes, ce conseil fut suivi et je fus confié à d'honnêtes charbonniers et bûcherons qui travaillaient dans la montagne susdite alors en exploitation.

C'est ainsi que j'ai vécu comme eux, je mangeais le plus souvent des pommes de terre du bûcheron cuites sous la braise, je buvais de l'eau de la fontaine aussi froide que la glace et je prenais mes ébats au travers de la montagne.

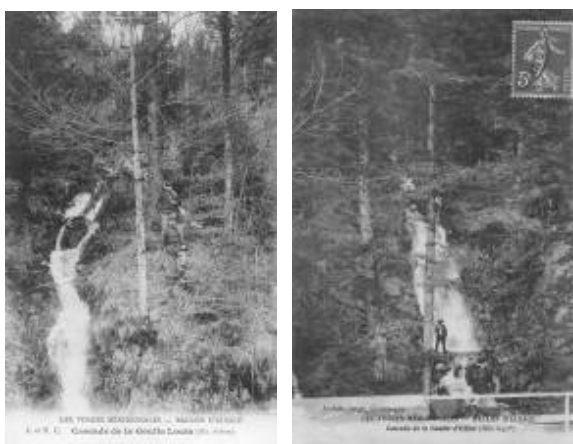


... , je mangeais le plus souvent des pommes de terre du bûcheron cuites sous la braise des huttes

Cette nouvelle manière de vivre changea bientôt ma constitution, je devins agile, fort, robuste et le changement qui s'opéra dans ma santé était à peine croyable.

Aujourd'hui, je revois les mêmes lieux, je les reconnais encore dans leur ensemble mais je ne distingue plus les points où étaient les baraques dans lesquelles je couchais sur des feuilles sèches et dans la mousse où je dormais d'un sommeil profond et tranquille.

Je m'avance pour arriver au chemin rustique qui, du village du Puix, passe à la « Goutte des Vernes », monte au sommet de « St Barbe », de la « Goutte du Lys », de « St Louis ». Je parviens à la « Grande Goutte », territoire de Plancher les Mines et de St Maurice.



...de la « Goutte du Lys », de « St Louis ».

Je laisse à gauche le Ballon de Servance et bientôt j'arrive à un point intéressant de ces montagnes. C'est celui où les trois départements du Ht-Rhin, des Vosges et de la Hte-Saône se rencontrent, se joignent au point indiqué par une triple pierre borne. J'approche du Ballon de Giromagny, déjà je vois les vestiges d'une Redoute qui y a été construite pendant les « Cents jours » par les habitants du pays par ordre de l'autorité militaire.

J'arrive à la belle route du Ballon, à la limite des Vosges et du Ht-Rhin. De là, elle descend par de nombreux contours dans le village de St Maurice ou elle rejoint la belle route Impériale de Paris à Bâle.



...elle descend par de nombreux contours dans le village de St Maurice

Je suis la barrière du pâturage et laissant à droite la source de la Savoureuse et la métairie, je parviens au point culminant du Ballon, l'un des plus élevés des Vosges. On y trouve un plateau favorable au repos dans les beaux jours qui y sont rares, car le moindre trouble de l'atmosphère s'y fait sentir avec tant de vigueur que les voyageurs s'en éloignent promptement.

La sommité du Ballon n'a pas de point de vue bien intéressant, la vue ne rencontre que des montagnes de tout les côtés. Au levant s'aperçoivent les deux vallées de St Amarin et de Masevaux. Au-delà de la première domine la pointe du Ballon de Guebwiller (1428 m), aussi élevé que le Ballon de Giromagny (1256m).

Du sommet du Ballon, on porte successivement ses regards aux quatre points cardinaux, on découvre en esprit l'immensité de la création.

Je descends la pointe du Ballon, je passe près de la métairie sans m'y arrêter. A l'extrémité du pâturage appelé les « Plaines ».



Du sommet du Ballon, on porte successivement ses regards aux quatre points cardinaux..

C'est un vaste pâturage presque entièrement situé sur le territoire de Sewen, canton de Massevaux. Il n'a absolument rien de remarquable, on y trouve des métairies. On y nourrit de nombreux troupeaux en été. Depuis la métairie, un agréable sentier conduit au « *Chant-Oiseau* », commune du Puix.



A l'extrémité du pâturage appelé les « Plaines ».....

Le « *Chant-Oiseau* » est un petit plateau, de là on voit toute la vallée de la « *Goutte de Forges* », à ses pieds.

Plusieurs sentiers s'y bifurquent. L'un va à la métairie, un autre descend dans la commune de Riervescémont, un troisième conduit à Sewen, un quatrième enfin contournant la sommité des montagnes entre les territoires du Puix et de Riervescémont passe près de la « *Pierre écrite* », arrive au Mt Jean et descend à Giromagny. C'est celui que je pratique, il est rapide, il faut monter.

*D'après les notes de Georges Simon (1788/1869) retranscrites par Emile Marsot (1893/1982)
Mise en page et illustrations de Jacques Marsot*

Me trouvant peu éloigné de la « *Grande Roche* », je m'y rends en quittant le sentier vers la droite milieu de ce désert. Depuis la « *Grande Roche* », je côtoie la montagne et j'arrive aux grands sapins de la froterie au point culminant appelé « *Moti Rossi* ». C'est une pointe de montagne formée d'une masse de pierres brisées, entassées les unes sur les autres, il est impossible de se faire une idée de la multitude de ces pierres, il est encore plus difficile d'expliquer comment elles ont pu être placées dans cet endroit. Elles paraissent appartenir au grès ancien. De ce point, on a ces pieds la belle vallée du Puix et le village de ce nom. Le village et les maisons répandues sur les coteaux présentent une agréable variété quoique bornée, la vue rencontre des sites rustiques et grandioses qui la reposent agréablement. Je descends lentement la pente rapide, tantôt dans les sapins séculaires de la froterie, tantôt dans les grandes fouillies voisines. Bientôt je traverse le beau sentier du Mont Jean.



*...de ce point, on a ces pieds la belle vallée du Puix ...
(Joseph Zeller 1873/1941 et Marie Marsot 1880/1936)*

Je le suis jusqu'à l'entrée de la forêt dite le « *Bois du Seigneur* ». Là, je m'arrête et je fais une dernière pause avant de descendre dans la plaine pour arriver à mon point de départ.

Je n'ai plus rien à dire et d'ailleurs je suis fatigué, de ma course et de mes récits.

Le village de Lepuix

Le village (*Lepuix est cité en 1347 sous le nom de Putéo*) est un des plus anciens du pays, moins cependant que celui de Chaux dont il était une annexe.

La tradition rapporte qu'il doit son origine à des migrations d'ouvriers mineurs venus de la Germanie pour extraire de la terre l'or, l'argent, le cuivre et le plomb renfermés en son sein. Les noms des familles d'origine germanique qui existent encore donnent à ce fait une probabilité évidente. En effet, on y trouve des Wimmer, Rorpack, Baumann etc...

Dans tous les cas les mines étaient déjà exploitées (fin XIV^e siècle) avant l'invention de la poudre, d'anciens travaux en font foi, ce qui donne au village une date assez ancienne. La plus ancienne porte le nom de Puits, d'où vient le nom du village. Tout porte à croire que la plaine occupée par le village était autrefois une forêt. Les anciens ont vu défricher la partie du nord appelée « *Les boulets* », c'était une forêt de bouleaux. Elle a été convertie en champs qui portent encore la désignation de « *Champs des boulets* » (champs des bouleaux). Dans l'un d'eux on a trouvé une poignée d'épée et plusieurs ducats d'Espagne. On a conclu que pendant les guerres de la France avec l'Espagne, un soldat Espagnol était mort à cet endroit.

LES HABITATIONS

Pendant tout le moyen âge, dans notre village, comme ceux des environs, les maisons étaient des habitations à pans de bois dont les intervalles étaient garnis d'un clayonnage de bois recouvert d'argile pétrie avec de la paille hachée.

Elles reposaient sur des fondations peu importantes en pierres, mais ne possédaient généralement pas de cave.

Les toits de ces masures étaient très plats car ils étaient recouverts de « *bardeaux* » chargés de pierres pour les maintenir. Les mineurs Saxons et Tyroliens construisirent des habitations de ce genre en 1640 et 1570 dans le quartier des Planches et à Auxelles-Haut à partir de 1564. Le bois nécessaire à chaque construction était délivré gratuitement. Au début, ces maisons n'avaient même pas de cheminée. On faisait le feu dans un angle de la cuisine.

C'est seulement au XVII^e siècle que les bourgeois de Lepuix, imitant ceux des villes, se hasardèrent peu à peu à construire des habitations en pierre pour se loger tout en continuant d'employer le bois pour les écuries et les granges. Ceci peu expliquer pourquoi on ne retrouve plus au village de maisons antérieures à la guerre de 30 ans (1632). Aucun document ne nous permet d'affirmer que Lepuix ait été détruit totalement lors de l'invasion des Suédois en décembre 1632 et février 1633, d'ailleurs si la chapelle du village (démolie en 1761) a survécu à la guerre de 30 ans, c'est certainement parce qu'elle était la seule construction en « *dur* ». Quant au château des mines du Phânitor dont il ne reste plus que l'emplacement, on peut affirmer qu'il n'avait aucune valeur historique puisqu'il fut construit en 1773 (brûlé en 1840). La plus ancienne maison millésimée date de 1696 (n° 16 de la rue de l'église).

Au XVIII^e siècle, on commença à utiliser les tuiles fabriquées à la tuilerie de Giromagny. A l'inverse de ceux surmontés de « *bardeaux* », les toits de chaume ou de tuiles étaient très pointus pour permettre à l'eau de glisser. En 1783, un inventaire des usines des mines nous montre qu'à cette époque la plupart des bâtiments des mines étaient encore recouverts de « *bardeaux* ».

Une délibération du conseil municipal de Lepuix nous révèle qu'en 1843 la presque totalité des maisons étaient recouverte de chaume. La plus ancienne maison du village se situe aux n°7 et n°9 de la rue de la Beucinière. Cette habitation comme presque toutes celles de cette époque comprenait deux logements sans étage, un appartement à chaque extrémité avec au milieu la grange et l'écurie qui étaient mitoyennes. Cette maison appartenait autrefois à la famille Viellard¹.

Ce Nicolas Viellard apparaît dans les registres d'audience de la justice des mines comme Directeur des Fonderies du Puix, âgé de 33 ans. Cette famille a dû arriver au Puix après la guerre de 30 ans lors de la réorganisation des mines. Nicolas Viellard en plus de Directeur des Fonderies était Assesseur du Prévost des mines, ceci jusqu'en 1690. Il est probable qu'il se soit fait construire la maison dont nous venons de parler en arrivant au Puix avec sa famille vers 1640 ou 1650.

L'HISTOIRE D'UNE FERME

Cette ferme est située dans une des plus belles positions du pays. Il y a 60 ans elle appartenait à J. J. Romain.

Comme les enfants de J. J. Romain étaient morts, il vendit sa ferme à Mr le général Zoepffel de Strasbourg qui fit bâtir un chalet vers la ferme et vint l'habiter l'été. C'était en 1849, le général était célibataire, il avait un domestique et une servante cuisinière.

Il avait plusieurs sœurs qui venaient passer quelques temps auprès de lui et après la mort du général, elles venaient y rester deux ou trois mois chaque année.

La mort ayant enlevé plusieurs de ces personnes, celles qui restaient ont mis en vente cette propriété qui a été achetée par M. Lebleu qui était administrateur du Territoire de Belfort. C'était en 1874, il l'habita jusqu'à sa mort arrivée au mois d'août 1882

Aujourd'hui elle appartient à sa bru, madame veuve Louis Lebleu qui était avocat à Besançon et qui est mort dans ce chalet d'une hémorragie au mois d'octobre 1884.



M. le général Zoepffel de Strasbourg qui fit bâtir un chalet vers la ferme...

¹ En 1835, Juvénal Viellard descendant direct de Nicoals Viellard (6^e génération) épouse Laurence Marie Migeon propriétaire de la tréfilerie à Morvillars (la plus grande d'Europe). Cet événement est à l'origine de la dynastie industrielle de la famille Viellard
<http://www.viellardmigeon.com/historique.htm>.

LA DESTINEE D'UNE VIELLE MAISON

Au n° 21 de la rue de la Beucinière, se trouve une vieille maison dont le linteau de la porte d'entrée à l'inscription suivante « C I S M M P ».

Des recherches aux archives nous ont permis de donner un sens à ces lettres et de retrouver le constructeur de cette maison dont une partie a été démolie.

- « C I S » désigne Claude Jacques Simon
(Dans les documents du XVIIIe siècle très souvent le J remplace le I et inversement).
- « M M P » désigne Marie Marguerite Petizon.



... la porte d'entrée à l'inscription suivante « C I S M M P ».

C. J. Simon et M. M. Petizon se sont mariés au Puix en 1744. Cette maison, qui n'est pas millésimée, a donc été construite vers 1745. C. J. Simon dont les ancêtres venaient de Suisse est né au Puix en 1722. Il signe les registres paroissiaux à partir de 1738 et en 1744 il appose sa signature en tant que « Rector scholarum » (Maître d'école). Il fut aussi Maire Seigneurial de 1750 à 1791.

C'est lui qui fit construire une nouvelle église au Puix en 1761, église qui ne devait jamais être achevée et qui fut démolie en 1867 pour faire place à l'église actuelle.

Il cumula en plus les fonctions de chantre, sacristain de 1738 à 1770 et de receveur de fabrique jusqu'en 1793. Il meurt en 1814 âgé de 92 ans. Avant la révolution, les séances de la mairie avaient lieu chez le Maire Seigneurial. Cette vieille maison a donc servi de mairie de 1750 à 1791. En 1831 elle était louée par la commune pour être utilisée comme mairie et ceci certainement jusqu'en 1847, année où la maison d'école datant de 1825 fut agrandie et où fut aménagée une salle de mairie.

La vie civile

LES ECOLES ET LES INSTITUTEURS

Au commencement du siècle, le maître d'école, père du juge Simon et chantre était Melchior Simon. Il tenait école chez lui car il n'y avait pas d'école à cette époque. Son successeur a été M. Dumagny qui était aussi du pays et faisait l'école aussi chez lui

C'est vers 1830 que fut bâtie la maison communale à Lepuix et quelques années après un instituteur venu de la Comté nommé Antoine Py. Il fut remplacé par J. Chapuis que des tracasseries obligèrent à partir vers 1843.

Sous l'administration de Jean Baptiste Romain, la commune a reconstruit la maison d'école près de l'église en 1847. Ce fut Xavier Py, frère d'Antoine qui lui succéda. Il venait de Servance et mourut après trois années d'exercice de la fièvre typhoïde.

M. Thiriet qui était instituteur à Grosagny a été nommé ensuite en 1846. Il sortait de l'école normale de Colmar. Comme on faisait des intrigues contre lui, il demanda une place d'instituteur près de son pays, Le Bonhomme, canton de Lapoutroie.

Vers 1851, la commune a pris un chantre-sacristain, de sorte que les instituteurs n'ont plus exercé cette fonction que part intérim.

En 1855, ce fut Clavequin qui exerça les fonctions d'instituteur jusqu'en 1861, celui-ci quitta la carrière et fit l'agriculteur dans le Bercy. Ensuite ce fut M. Rose qui exerça jusqu'en 1875, puis ce fut M. Lacreuse.

En 1877 le maire Constant Chassignet a fait bâtir la nouvelle école des filles. Avec cette école, on a fait une salle d'asile pour les enfants.



...le maire C. Chassignet a fait bâtir la nouvelle école des filles

Dans le premier quart de ce siècle, c'était des institutrices laïques qui tenaient les classes pour les petites filles.

Vers 1830, on a pris une sœur de Portieux (sœur Cunégonde), après quelques années elle fut remplacée par la sœur Colombe de Provenchère dans les Vosges.

En 1854, elle fut remplacée par l'institutrice Villerot qui était de Grosagny. Celle-ci resta jusqu'à sa retraite qui eut lieu en 1882 ou 1883. Ensuite ce fut mademoiselle Littot l'institutrice à Lepuix.

On a également établi une nouvelle école à rière-Lepuix ou plutôt Malvaux. On avait commencé par y placer une institutrice Mlle Demeusy. Après son départ on y a nommé des instituteurs.



*On a établi une nouvelle école à rière-Lepuix
ou plutôt Malvaux*

LES MAIRES DE LÉPUIX

Les maires en fonction pendant la révolution furent :

- Jean Pierre Demeusy 1789,
- Jean Georges Perros 1796,
- Melchior Simon 1794,

Le maire qui était en fonction au commencement de ce siècle (1803) était Thomas Tournier. Ensuite de :

- 1816 à 1843 ce fut Jean Baptiste Simon,
- 1843 à 1858 ce fut Jean Baptiste Romain, neveu de J. B. Simon. Il a notamment fait reconstruire la maison d'école près de l'église en 1847
- 1858 à 1859 ce fut Jacques Romain dit « *Le vieux* » pendant 15 mois,
- 1859 à 1861 ce fut Simon Zeller pendant 2 ans et 3 mois,
- 1861 à 1862 ce fut René Chassignet qui est mort neuf mois après sa nomination,
- de 1862 à 1876 ce fut Constant Chassignet. En 1867, il a fait la construire la nouvelle église qui fut terminée en 1869. Il a également fait bâtir la nouvelle école des filles en 1877.

- de 1876 à 1881 ce fut François Wimmer qui fit remplacer deux ponts en bois par des ponts en fer,
- de 1881 à 1883 ce fut Constant Chassignet,
- de 1883 à 1893 ce fut Jacques Romain, « *Le jeune* », neveu de J. Romain « *Le vieux* »
- de 1893 à 1904 ce fut François Petizon.

LE SERVICE MILITAIRE

Presque toutes les années quelques jeunes hommes s'engageaient, c'est à dire se vendaient pour aller soldats. Les uns remplaçaient des conscrits du pays, d'autres faisaient des conventions avec des entrepreneurs qui les conduisaient dans les contrées où les familles étaient riches et qui mettaient des remplaçants, jusque dans le nord de la France. A cette époque, on restait sept ans sous les drapeaux.

Dans le nombre de ces jeunes gens, quelques-uns dissipaient le prix de cet engagement, mais beaucoup s'en servaient pour s'établir en revenant au pays.

C'était un commencement pour eux. Les années où il y avait le plus d'engagement militaire étaient celles dont les tissages chômaient ou les années de guerre car le prix était plus élevé.

Les grades de Caporal et de Sergent ont été obtenus par quelques-uns des militaires de Lepuix.

D'autres sont devenus gendarmes au bout de leur sept ans et environ une demi-douzaine ont fait les 25 ou 30 ans de service et eu la pension avec la médaille militaire. Un est devenu Capitaine, Wimmer Julien, un autre, Ernest Wimmer était Lieutenant dans l'administration militaire lorsqu'il est mort à Marseille.

Les industries

Dans les premières années du XIX^e siècles on faisait le commerce de fil blanchi qu'on allait vendre jusqu'en Suisse, on le blanchissait à Lepuix. On faisait aussi le commerce du miel. Presque toutes les fermes de la montagne avaient des ruches près de leur maison et à l'automne ces fermiers vendaient leurs ruches qui étaient remplies de miel à des acheteurs qui coulaient le miel et allaient le vendre en Alsace et dans la Haute Saône.

LA PAPETERIE

A Malvaux, au pied du Ballon, il existait une papeterie bâtie vers 1820 par M. Clère de Belfort mais elle occupait très peu d'ouvriers du pays. C'était presque tous des étrangers venus d'autres papeteries et connaissant la partie.



A Malvaux, au pied du Ballon, il existait une papeterie

LES TISSAGES A BRAS

Ils ont commencé à Lepuix vers 1816. Une des premières fabriques qui a été bâtie fut la grande fabrique. Ce sont des fabricants de Wesserling qui l'ont fait marcher ainsi que le tissage qui était situé entre les maisons Perros, Jeannenot et Lacour.

Ces deux tissages ont ensuite été achetés par Boigeol - Japy.

Le tissage au bas du village de Simon a été construit en 1819. C'est le dernier tissage à bras qui a fonctionné à Lepuix, il a cessé seulement en 1883.

A rière-Lepuix, il y avait aussi une petite fabrique à bras et dans plusieurs maisons sur les collines on avait fait des chambres pour y mettre des métiers à tisser qui occupaient les enfants de la famille et des voisins surtout pendant l'hiver.

Avec les métiers à bras chaque ouvrier faisait une pièce par quinzaine, quelques bons ouvriers parvenaient à faire trois pièces par mois. Il n'y avait que les hommes qui travaillaient le coton en large qui gagnaient 20 F par quinzaine, les autres n'avaient que 10 ou 15 F par quinzaine.

Le travail des métiers à bras était assez pénible. Les métiers pour le calicot large étaient réservés aux hommes et étaient mieux payés que pour l'étroit. On ne pouvait travailler sur les métiers qui faisait du large qu'à partir de 15 ou 16 ans tandis qu'avec les métiers mécaniques, les jeunes de 13 ans parviennent à gagner 20 F et plus par quinzaine

LES TISSAGES MECANIQUES

Les métiers mécaniques sont produit un grand changement dans le pays. Beaucoup de familles ont mis à profit l'augmentation de gain qui en est résulté.

D'autres font un mauvais usage de cet argent de sorte que bien des familles sont devenues plus pauvres que du temps des métiers à bras.

Le premier tissage mécanique a été celui de la « Jargogne » qui n'a existé que quelques années. C'était d'ailleurs une fabrique de peu d'importance établie par le curé de la paroisse M. Schick.



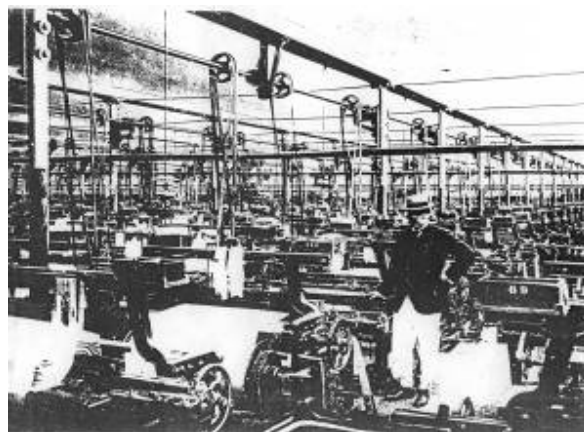
Le premier tissage mécanique a été celui de la « Jargogne »

Elle a été incendiée et n'a pas été rebâtie par le propriétaire. Elle est restée en ruine jusqu'en 1846. A cette époque, deux frères, M. Reimpach natifs de Plancher les Mines, sont venus de Mulhouse commencer une fabrique de vis à bois et autres objets en fer. Ils ont commencé leur fabrication au Moulin Ruez qu'ils avaient loué.

Ensuite, le docteur Zoepffel et M. Georges de Belfort s'étant associés avec M. Reimpach, ils ont rebâti le tissage de la « Jargogne » pour y mettre l'industrie du fer de M. Reimpach mais cette fabrique de fer n'a pas réussi et ceux-ci sont partis. Alors M. George s'est retiré lui aussi et M. Zoepffel a entrepris seul cet établissement en le convertissant en tissage de coton.

Le deuxième tissage mécanique a été établi dans le bâtiment de la papeterie au pied du Ballon par M. Boigeol-Japy. C'était vers 1845.

Dans les premières années, il n'y avait pas de pompes à vapeur, lorsque l'eau manquait il y avait quelques chômages dont l'un a amené une révolte des suites de laquelle deux ou trois familles sont parties pour Mulhouse, c'était en 1858.



Tissage mécanique Ernest Boigeol

Le tissage dit « Du Pont » à l'entrée du village a été bâti en 1856, il consistait alors dans le bâtiment élevé de trois étages. Vingt ans plus tard environ, l'établissement en rez-de-chaussée a été fait pour la préparation des rouleaux, pour l'encollage, pour l'ourdissage, pour le rentrage ainsi que pour les bureaux et le magasin de pièces.



Le tissage dit « Du Pont » à l'entrée du village ...

La filature dite de « *La Fonderie* », parce que du temps de l'exploitation des mines il y avait là une fonderie pour le minerai, a été bâtie en 1854.

Incendiée au mois de février 1889, elle a été rebâtie selon le nouveau mode de bâtisse, c'est à dire à rez-de-chaussée, avec aussi les nouveaux perfectionnements des machines à filer. Il faut moins d'ouvriers qu'avec l'ancienne filature mais par contre on y travaille jour et nuit.

LES MOULINS

Où est établi la fabrique de « *La Jargogne* », il existait un moulin qui appartenait aux Tournier (dits André). Un peu en dessous, il y avait le moulin des Perros (dit Courats).

Les moulins Ruez et Romain avaient été établis au XVIII^e siècle sur l'ancien canal des mines avec l'autorisation de cette compagnie qui était inexploitée à cette époque. Ils ont été rachetés par M. Boigeol-Japy en 1855 dont il a construit la même année le tissage « *du Pont* ». Le même cours d'eau faisait marcher les deux moulins.

Une petite huilerie avait été établie à « *rière-Lepuix* ». On l'avait transportée au bas du village en 1842, elle a fonctionnée jusqu'à l'époque du nouvel éclairage par le gaz vers 1882. Dans les années 1847 et 1869 à 1870, on a fait beaucoup d'huile de fèves (graines de hêtres). En 1867 on a ajouté un moulin à cette huilerie.

LES SCIERIES

La scierie de « *Chauveroché* » appartenait anciennement à la commune, du moins le cours d'eau et le terrain sur lequel elle est bâtie. La commune la louait à des entrepreneurs, M. Demouge en est le locataire depuis plusieurs années.

*D'après les notes de Georges Simon (1788/1869) retranscrites par Emile Marsot (1893/1982)
Mise en page et illustrations de Jacques Marsot*



La scierie de « Chauveroché ».

La scierie de « *rière-Lepuix* » à deux kilomètres du village appartenait anciennement à une famille Collin.



...la scierie de « rière-Lepuix » ...

A environ un kilomètre du village sur la route du Ballon, une nouvelle scierie avait été établie par M. Demouge. Cette scierie façonnait des bois pour M. Metz de Belfort.

L'AGRICULTURE

On récoltait beaucoup de pommes de terre à Lepuix, mais les champs que les villageois possédaient sur le finage de Giromagny ont presque tous été vendus depuis que les tissages mécaniques sont établis au pays.



...on cultive toujours les terres de Lepuix

Avec les métiers à bras on permettait de laisser les métiers au repos 8 et même 15 jours pour récolter les fourrages et les pommes de terre, ce qui ne peut plus se faire avec les métiers mécaniques.

Des bergers conduisaient dans les pâturages sur les collines, les bestiaux, vaches et chèvres. Les fermiers des montagnes sont les seuls à faire pâturer leur bétail.



Des bergers conduisaient dans les pâturages sur les collines, les bestiaux, vaches et chèvres

On exploitait également beaucoup les forêts du pays, surtout les sapins, de sorte qu'il y avait bien du travail pour les voituriers.



.... de sorte qu'il y avait bien du travail pour les voituriers.

UNE COMPAGNIE DE BUCHERONS

Pendant plusieurs années vers 1816, les hommes de Lepuix, au nombre de 8 ou 10 se vendaient dans les montagnes du Doubs, à Mouthe principalement pour travailler dans les forêts. Ils partaient au printemps et revenaient à l'automne. Ils couchaient dans des baraques qu'ils construisaient avec des bois et des branchages.



Ils couchaient dans des baraques qu'ils construisaient avec des bois et des branchages.

Leur gain se montait à 200 ou 250 F selon que l'année avait été favorable.

C'était une réjouissance pour la famille à leur retour, surtout quand ils revenaient en bonne santé et avec une bonne recette. Ces bûcherons achetaient leurs vivres à crédit et ils payaient à la fin de leur campagne.

Comme ils soldaient exactement leurs dettes, les épiciers leur avançaient les vivres avec confiance.

A Pontarlier, ils achetaient des couteaux fabriqués dans ces montagnes, dits «*Couteaux de St Claude*». Ces couteaux étaient regardés comme les meilleurs. Ils étaient bons en effet avec leur manche de bois.

Ils ont cessé d'y aller il y a environ 30 ans. Les habitants de ces montagnes se sont mis à abattre les arbres eux-mêmes. De manière que les bûcherons étrangers ne gagnent plus autant qu'auparavant. En outre, l'établissement des fabriques mécaniques avait amené plus de profit au pays. La cessation du départ des bûcherons a eu lieu à cette époque vers 1856.

EXPLOITATION DE LA ROUTE DU BALLON

Une annotation au crayon est ainsi conçue :

Août 1823, «*l'eau qui tourne*» au-dessus du «*Saut de la truite*» en patois «*le pont dil'eauve quivoire*» se trouve en aval des cascades du Rummel et traverse la Savoureuse en direction de l'étang des roseaux. La parcelle exploitée dans la forêt domaniale s'étendait sans doute sur la rive gauche du ruisseau en aval de l'étang du petit Haut.

Les adjudicataires qui s'étaient associés pour cette affaire étaient au nombre de quatre : Georges Simon, Désiré Zeller, Joseph Ruez et Joseph Simon.

La coupe ayant été adjugée en 1823, il est vraisemblable que les travaux commencèrent à l'automne après l'arrêt de la végétation et se poursuivirent sur l'année 1824.

Le journal qui commence le 29 janvier 1825 était-il la suite d'un livre comptable antérieur ? Il semble couvrir la totalité des opérations depuis la première mise de fond. Il comporte comme tout documents de ce genre, le détail des livraisons et des recettes.

On n'y trouve aucune indication relative à l'abattage et au façonnage des bois en forêt.

A Lepuix, la vie était alors surtout agricole et forestière, il est donc permis de penser que ces travaux furent exécutés par les associés eux-mêmes. Aucun salaire de bûcheron ne figure d'ailleurs dans la comptabilité alors qu'on y trouve les sommes payées aux voituriers, aux «*descendeurs*» ou schlitteurs.



.....on y trouve les sommes payées aux «*descendeurs*» ou schlitteurs

La plus grande partie des ventes de cette coupe est faite à des particuliers de Lepuix ou du canton de Giromagny.

Quelques lots plus importants sont livrés à des industriels.

En février 1825, la papeterie de Malvaux reçoit 36 cordes de bois à 19 F la corde et 200 fagots à 13 F le cent. Le paiement en est fait par J. Pierre Clere de Belfort qui avait construit l'établissement vers 1820.

En mai, nouvelle livraison de 16 cordes. Le 25 mars Georges Simon verse à la caisse commune 576,50 F reçus de la maison Boigeol pour 30 cordes de bois dont 23 ont été prises en forêt à 18,15 F et 7 prises à Lepuix à 20,15 F.

En mars, 6 toises payées par la fabrique de Chaux, probablement «*côte du four à chaux*» de Giromagny. Toutes les cordes étaient en bois de hêtres quartelés. Certains sapins étaient aussi vendus sciés en bouts d'un mètre. Environ 80 cordes de ce bois figurent en comptabilité. Leur prix inférieur à celui du hêtre était de 15 F la corde prise en forêt et 17 F prise à Lepuix.

Trente cordes de sapins ont été livrées en juin 1825 au tuilier Muller de Giromagny ainsi qu'un autre lot de 14 cordes à 15 F l'une à Travers de Giromagny. Enfin 4 cordes ont été vendues à Lapostolet à Belfort au prix de 17 F chargées au Puix. Vingt quatre billes de sapins vendues en grumes ont été livrées, la plupart aux scieries.

Mais en dehors de ces deux postes : bois en cordes et bois en grumes, les associés vendent 6 sortes de produits finis. Les scieries travaillent à façon, livrent pour leur compte : madriers, planches, lattes, hautbois, et 1200 tavaillons.

On note aussi plusieurs ventes d'un autre produit fini «*les corps*» des fontaines pour l'adduction d'eau aux fontaines sur les places au devant des maisons. Ces tuyaux en bois de sapin constamment humides se gâtaient de pourrissures rapidement, il fallait les remplacer tous les dix ou quinze ans. Depuis longtemps les tuyaux en grès de fonte et récemment de plastique ont fait disparaître ces corps d'un autre âge.

Dans notre document figure de nombreux noms de famille existant encore à Lepuix ou dans la région. Sans parler des quatre associés dont les noms sont toujours représentés, on trouve avec les scieurs Collin et Zeller des Grosboillot, Demeusy, Petizon, Travers, Romain etc. Par contre certains noms ne paraissent plus avoir de titulaires, soit que les familles se soient éteintes, soit qu'elles sont tombées en «*quenouille*» ou aient émigré sous d'autres cieux. Il en est ainsi du chapelier Hossetot, du garde police Pavot, de Bourquenot, Franckousse, etc.

Les renseignements peut être les plus intéressants concernent le prix des marchandises ou des services pratiqués en 1825. En voici le détail (sauf rares variations) :

- la corde de hêtre est vendue 19 F prise sur route,
- la corde de sapin est vendue 15 F prise au saut de la truite,

Les produits façonnés :

- le lambris : 16 sous,
- la planche : 22 / 23 sous,
- le madrier : 32 / 33 sous,
- le tavaillon : 2 F le mille,
- le corps de fontaine : 5 sous pièce,
- l'écorceaux : 5 sous pièce.

Le prix des services :

- pour 17 journées de travail en forêt occupées au descendage de bois halés, il a été versé 25,50 F soit un salaire journalier de 1,50 F,
- le façonnage d'une corde de bois semble avoir été compté à 3 F.

Le transport, les voitures recevaient pour conduire :

- une corde du Saut de la Truite à Lepuix : 2 F,
- une corde du Saut de la Truite à Giromagny : 3 F,
- cent fagots du Saut de la Truite à Giromagny : 3 F,
- une voiture de madriers de Lepuix à Champagney : 8 F,
- le transport de billes en grumes de la coupe aux scieries de Zeller Henry ou Colin à Lepuix était payé 1,75 F le mètre-cube.



...le transport de billes en grumes....

Le prix de façon payé aux scieurs :

- le lambris : 3 sous pièce,
- le madrier : 4 sous pièce,
- la latte : 1 sous pièce.

Rendement de la coupe en marchandises. Dans le document, figure les quantités suivantes : 400 cordes = 481 planches / 172 lambris / 300 madriers / 775 lattes / 110 écorceaux / 24 billes / 4146 fagots / 12500 tavaillons.

Beaucoup de familles semaient de la graine de chanvres chaque année dans un champ. A sa maturité, on arrachait ces tiges de chanvres et après les avoir séchées, on les tillait, c'est à dire qu'on cassait le bois pour en retirer les filaments.

On braquait le chanvre avec une machine appelée braque afin de l'amollir pour le peigner. Le peignage était fait par des hommes qui venaient du Jura à ce qu'on disait. Une fois peigné, on le filait pour en faire de la toile. Des ouvriers du pays faisaient ces toiles pour le ménage. Ces ouvriers tissaient aussi des étoffes de coton et de laine pour l'habillement d'hommes, cette étoffe était bonne, solide sous la durée. Ces usages ont cessé il y a près de 50 ans parce que l'on avait plus autant de temps disponible à cause de l'établissement des tissages mécaniques et aussi parce que le prix des tissus a beaucoup diminué dans le commerce.

La religion

LA NOUVELLE EGLISE

C'est pour Noël 1869 que fut célébré la première messe dans l'église actuelle de Lepuix. L'église d'alors ressemblait à une chapelle, sa physionomie relevait un peu de celle de Chaux, hormis le clocher qui devait être un clocheton en bois ou se trouvait deux cloches qui furent fondues pour former le carillon actuel.

C'est vers 1770 que cet édifice fut élevé à la place d'une ancienne chapelle des mineurs qui avait comme vocable « Notre Dame de la Nativité », dont on retrouve l'authenticité grâce à une statue de bois du XIII^e siècle fort bien conservée.

On ignore à quelle époque fut érigée la première chapelle des mineurs qui était filiale de l'église de Chaux.



C'est pour Noël 1869 que fut célébré la première messe dans l'église actuelle de Lepuix

Le 11 août 1667, lors d'une reconnaissance des droits curiaux par le Bailly du Rosemont on trouve la mention suivante : « Que de toute antiquité un sieur curé de Chaux desservait la chapelle de N.D. du Puix ».

Près d'un demi-siècle auparavant (en 1603), messire Pierre Chevrontois, curé d'Ornans, procureur fiscal et général du diocèse de Besançon déclare ce qui suit :

« Nous attestons qu'il y a loin entre l'église de Chaux et celle du Puix, qu'en l'église du Puix il faudrait un tabernacle neuf pour y mettre sur l'autel car celui présent n'est plus décent pour le St Sacrement. »

C'est donc vers 1770 que l'on envisagea d'agrandir l'église mais les seigneurs du lieu n'étaient pas de cet avis. Il y eut même un procès avec eux parce qu'ils refusaient de construire le chœur de l'église prétextant que cet édifice était assez grand. Ils perdirent le procès et le chœur fut construit mais on leur réserva des places qu'ils n'occupèrent jamais. De l'époque, il ne subsiste qu'un mur d'enceinte coté sud car tout le coté nord descendait en pente douce vers les prés et là se trouvait le cimetière.

Le 11 mars 1867 commencent les travaux de construction de l'église actuelle. Poursuivant le mur d'enceinte vers le nord, tous les déchets matériaux de l'ancienne église servent à combler et à élever le mur. Aucune pierre ne servira à l'édification de la nouvelle église.

Parmi les trésors retirés de la Chapelle des Mineurs notons : les trois rois mages, la

Vierge à l'enfant, un Christ et des statues de pierre.



les trois rois mages ;

Pendant la construction de la nouvelle église, les paroissiens allaient aux offices dans la grande fabrique que M. Boigeol avait offert pour cette destination.

LES ANCIENNES ET NOUVELLES CLOCHES

La plus ancienne a été baptisée en 1794 par le curé Bouttemont curé de la paroisse de Chaux. C'était une bonne cloche qui avait un beau son. On l'a vendue au fondeur Robert qui a fait les nouvelles cloches. L'autre ancienne cloche était beaucoup plus petite. Elle a été fondue en 1818.

Les quatre nouvelles cloches ont été fabriquées par M. Robert. La plus grosse s'est fendue en 1894. Elle sonnait depuis 1869. La commune et les paroissiens ont payé pour la refondre. En même temps on a fait refondre la plus petite, on l'a faite un peu plus forte.

LE NOUVEAU CIMETIERE

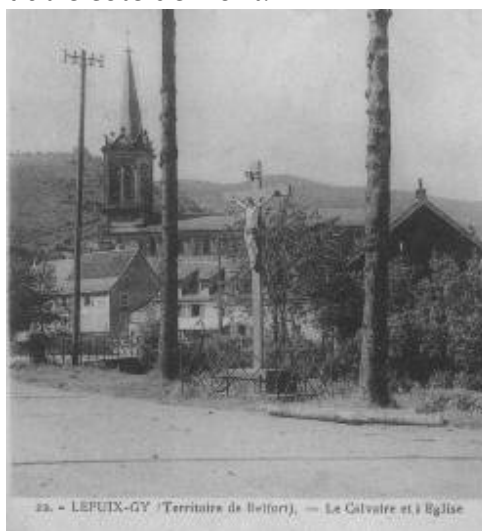
Le nouveau cimetière a été fait vers 1857 mais il n'a été reçu par la commune qu'en 1863, année où l'on a commencé d'y enterrer les morts.

La cause était que la commune a changé de municipalité et elle ne voulait pas recevoir le cimetière parce qu'elle trouvait que l'entrepreneur n'avait pas bien construit les murs et qu'ils n'étaient pas solides. Ce terrain appartenait à la vieille cure achetée par la commune quelques années auparavant. Cette cure a été démolie lors de la construction de la nouvelle église en 1867

LES CALVAIRES

La croix qui est posée au milieu du cimetière a été mise à l'occasion de la mission donnée à la paroisse en 1886 par les rédemptionistes Garneau et Marney de la mission de St Nicolas du Port.

Le curé Renoux a été l'initiateur de ce monument et l'a fait venir de Besançon. Cette croix remplace une croix en pierre qui était placée autrefois devant l'église. Le calvaire à l'entrée du village a été élevé en souvenir d'un jubilé en 1852. Il a été béni la même année par Mgr Rau, évêque de Strasbourg lors de la confirmation. Il remplace une croix de bois qui était placée de l'autre côté de front.



Le calvaire à l'entrée du village

La croix des « Grands-Champs » a été élevée en souvenir de la mort tragique de Jacques Dolet (dit la jambe de bois). Il était tombé d'un pont au moment des grandes eaux et l'on a remarqué qu'il avait vécu jusqu'à ce lieu où est la croix. On le suivait depuis la route car c'était en plein jour qu'il était tombé à l'eau. Cette croix a ensuite été remplacé par une nouvelle plus solide.

Une famille bien connue de nos anciens pour son dévouement pour la religion a fait construire un beau calvaire vis à vis du « Saut de la truite », sur le piédestal est inscrite la belle prière : « Bon roi et très doux Jésus ».

Identique à celle de Rougemont, elle a été détruite en 1940 avec le pont, les débris sont scellés sur le rocher en face de l'hôtel, sur une grosse roche (« la Grande Roche ») dans la forêt, la même famille a fait placer une croix de bois aperçue depuis les montagnes environnantes.



Le calvaire du Saut de la truite

Le finage de Lepuix est en outre sillonné de plusieurs croix en pierre pour marquer le lieu où les hommes sont morts afin que les passants prient pour eux. La plus importante de ces croix de pierre est celle située au bout de la Charrière. Elle est ornée d'un Christ en fonte.

CONSTRUCTION DE LA CURE

De 1760 à 1770, l'abbé Joseph Bouttemont, faisait suivre sa signature de la mention « *Vic in cap* » c'est à dire vicaire en chef. A partir du mois d'octobre 1770, celui ci faisait fonction de « *Vic resid* » soit vicaire résidant. On peut donc penser que, selon toute vraisemblance la première cure de Lepuix a été construite dans le courant de l'année 1770.

Elle s'élevait tout à fait devant l'église. C'était un grand bâtiment avec grange et écurie comme presque toutes les cures de ce temps. En effet, les paroissiens donnaient à leurs pasteurs des terres dont le produit, joint aux honoraires de messes et à des offrandes, pourvoyait à leurs besoins. L'abbé Bouttemont ayant été nommé curé de Lavigney (Ht Saône) en juillet 1777, il fut remplacé à partir du mois d'août suivant par l'abbé François-Xavier Cler, originaire de Bavillers. Celui ci utilisa aussi la formule « *Vicaire résidant* », du moins jusqu'en avril 1782.

A la date du 23 avril 1782, on trouve dans le registre des baptêmes un acte établi par l'abbé Cler dans lequel il se qualifie de « *Premier curé du Puy* ». Pour célébrer l'événement, il calligraphie en caractères de 1 cm ce premier acte de baptême ainsi que le premier acte de mariage qu'il établit en qualité de curé. Il devait administrer la paroisse jusqu'à sa mort le 31 octobre 1815.

Pendant la révolution, il prêta serment schismatique exigé par la constitution civile du clergé, s'assurant ainsi les bonnes grâces des révolutionnaires. La cure avait été confisquée par l'état comme bien national et mise en vente. L'abbé Cler se porta acquéreur et en devint propriétaire.

Après sa mort, elle fut achetée par Thomas Tournier qui avait été maire de Lepuix de 1803 à 1814. La municipalité était désireuse de l'acheter mais ne put s'entendre pour le prix avec Thomas Tournier. La paroisse se trouvait donc sans maison curiale. Cet état de choses amena le successeur de l'abbé Cler, l'abbé Bourquard à demander son changement. Il quitta Lepuix dans le courant de l'été 1819.

Son successeur l'abbé Schick, alors vicaire à Giromagny, prit possession de la paroisse en août 1819 mais le problème de la cure n'était toujours pas résolu. C'est alors que huit paroissiens ayant à leur tête le maire Jean Baptiste Simon prirent l'affaire en mains et la menèrent à bonne fin dans le minimum de temps.

Voici les noms de ces hommes qui méritent de n'être pas oubliés : Jean Baptiste Simon (maire), Jean Pierre Wimmer, Jean Claude Grille, Joseph Plancon, Joseph Ruez, Joseph Petizon, Jean Baptiste Dumagny, Jean Claude Collin, tous cultivateurs au Puy. Pour une raison qui n'apparaît pas dans les documents, ces promoteurs agirent à titre personnel et lorsque le bâtiment fut achevé, le cédèrent par acte régulier à la commune.

L'opération commença par l'achat du terrain. C'était à l'époque un verger de 10 ares qui appartenait à Jacques Simon menuisier. Par acte sous seing privé en date du 13 août 1820, les promoteurs l'achetèrent solidairement à titre personnel pour la somme de 1200 F. Quatre jours plus tard, le 17 avril, ils conclurent un marché pour la construction du bâtiment, la menuiserie et la serrurerie exceptées, avec François Bringaux, Jean-Claude Montandon et François Bultcher tous trois maçons à Lepuix.

Le plan établi probablement par le maire Jean Baptiste Simon est très précis. Tout est prévu avec exactitude, dimensions, disposition des pièces, matériaux à employer etc..

La principale porte d'entrée en pierre de taille des carrières d'Offemont aura quatre pieds de largeur et six pieds de hauteur surmontée d'une double corniche. Les cheminées seront construites en briques bien cuites et sonnantes. La porte d'entrée et les fenêtres de la façade seront en pierre de taille de la carrière d'Offemont, les autres portes et fenêtres pourront être en taille d'Auxelles. Pour la charpente il est précisé : « *Le tout en bois de sapins de bonne qualité et provenant de forêts dont la situation est réputée produire les bois les plus durables* ».



La principale porte d'entrée en pierre de taille des carrières d'Offemont aura quatre pieds de largeur et six pieds de hauteur surmontée d'une double corniche

Les travaux commenceront de suite et seront terminés le 8 septembre prochain à peine de dommages intérêts.

Le prix de ces travaux et des fournitures quelconques est fixé à la somme de 3700 F que les dits Simon, Grille etc. promettent et s'engagent solidairement à payer aux entrepreneurs ainsi qu'il suit ; 500 F de suite, 500 F le 24 juin 1820, 500 F le 15 juillet, 500 F le 8 septembre, 1700 F le 1 janvier 1821. Ces différentes échéances ne devaient pas être respectées. On ne sait d'ailleurs pas si les travaux ont été achevés pour la date fixée du 8 septembre 1820.

D'après la convention, les maçons devaient être réglés intégralement pour le 1 janvier 1821. Or, une première quittance signée des maçons Bringaux et Montandon pour une somme de 2066 F est datée du 25 mars 1821. A la même date, les mêmes maçons reconnaissent avoir reçu de J. B. Simon, maire de la commune, et de ses deniers propres la somme de 500 F.

C'est seulement après que la propriété du presbytère fut cédée à la commune que les notes des maçons furent complètement honorées. Ainsi les sommes suivantes ont été versées ; 715 F le 29 juillet 1821, 100 F le 30 septembre 1821, 239 F pour solde le 28 octobre 1821. Le 25 août 1822, François Bringoux donne quittance au maire J. B. Simon d'une somme de 629,55 F.

Celles-ci résultent d'un état détaillé comprenant d'une part les frais de construction d'un mur de 47 toises (1 toise = 1m949) pour la clôture du jardin à raison de 3 F la toise pour le travail plus la fourniture des matériaux nécessaires, soit 642 F et d'autre part les imprévus dans le devis primitif de la maison soit 167 F 55.

Quel fut donc le prix de revient de la cure clefs en main (mur d'entourage compris) ? Les différentes sommes indiquées totalisent environ 7000 F.

Qui fournit l'argent nécessaire ? Les promoteurs espéraient-ils faire face aux dépenses grâce aux dons des paroissiens ? Cela expliquerait pourquoi ils entreprirent l'affaire à titre privé. Quoi qu'il en soit, une collecte organisée par Pierre Félix Demeusy réunit la somme de 2700 F. Cette somme représentait alors un effort appréciable de la part d'une population qui comptait de nombreuses familles indigentes et les autres sans fortune. Elle était cependant bien insuffisante.

Quant au bâtiment, il était en droit propriété indivise des huit particuliers qui l'avaient fait construire. Pour la vente à la commune, un seul d'entre eux, Jean Pierre Wimmer la prit en charge. Une déclaration signée de sa main donne toutes précisions voulues sur cette opération. En voici le texte qui ne manque pas d'intérêt :

« Le soussigné J. P. Wimmer, cultivateur au Puy, déclare que quoique dans le contrat passé devant M. Lordier, notaire à Giromagny, le sept du courant, contenant vente en faveur de la commune du Puix d'une maison et dépendances pour servir de presbytère. J'ai été qualifié de propriétaire du bâtiment, il n'en est pas moins vrai que je ne suis en cela qu'un prête nom, cette démarche ayant été employée pour simplifier les formalités de l'acquisition. En conséquence je déclare en outre que 2700 F dont porte quittance le contrat susdit proviennent de dons volontaires des habitants du Puix et qu'enfin ce qui reste dû par la commune sur cette maison ne me revient pas mais doit être employé, aussitôt que je l'aurai touché à payer les ouvriers qui ont entrepris le bâtiment ou à rembourser les particuliers qui ont traité personnellement avec eux.

Fait au Puix le 8 juillet 1821 »

La commune de Lepuix devint donc légalement propriétaire de la cure le 7 juillet 1821 et le curé Schick en prit possession peu de temps après. Il devait y demeurer jusqu'à son départ de Lepuix, début février 1833.

LES CURES

C'est M. Stoecklin a succédé mais M. Schick a encore résidé quelque temps dans la paroisse. Il résidait à Chauveroches dans une maison auprès de son tissage. Ensuite il fut nommé curé de Chavannes les Grands ou il mourut quelques années plus tard.

M. le curé Stocklin a été changé de Lepuix en 1842 et remplacé par M. Boxler curé d'Etuefont lequel a fonctionné seul dans la paroisse jusqu'à la fin 1851. A partir de 1851 il fut aidé par un vicaire, M. l'abbé Ceuvrai, jusqu'à son départ de Lepuix en septembre 1881 soit 39 ans de séjour à Lepuix. Il est mort à Niedermorschwir en Alsace en juillet 1882.

Au mois de novembre 1881 est venu M. l'abbé Renoux curé à Lepuix. La paroisse était sans pasteur depuis deux mois. Son arrivée dans la paroisse a été retardée à cause de la nomination de son successeur aux fonctions d'aumônier du lycée. M. Renoux a travaillé pour l'embellissement de l'église. Il a fait les orgues, fait placer les vitraux aux fenêtres et placer dans l'église des statues. Il est mort au mois de mars 1895 âgé de 52 ans après avoir dirigé la paroisse 13 ans et quelques mois. Il a demandé à être enterré à Lepuix, sa tombe est au pied de la croix de la mission.

Les curés qui lui ont ensuite succédé et qui ont occupé le presbytère sont :

- d'avril 1895 à juin 1897 : l'abbé Tournier,

- de juillet 1897 à décembre 1923 : l'abbé Galliat,
 - de mars 1924 à mai 1961 : l'abbé Colez²,
 - d'août 1961 jusqu'en 1996 : l'abbé Nappey.

LES VICAIRES

Le premier vicaire, de Lepuix fut M. l'abbé Ceuvrai pendant 2 ans de 1851 à 1854. Auparavant il était chez le curé de Grosmagny pour l'aider dans sa paroisse. Après avoir quitté Lepuix, il a été envoyé à Levoncourt où il est mort.

Le deuxième, M. Dubail de 1854 à 1856, avait remplacé M. Ceuvrai à Grosmagny, il le remplaça aussi à Lepuix. Il est mort curé de Bessoncourt après quelques années..

Le troisième, M. Chaudepierre de 1857 à 1858, était vicaire de Phaffans, lorsqu'il est venu à Lepuix. En 1858, il fut nommé en curé de Montreux-Château.

Le quatrième, l'abbé Oriat de février 1858 à octobre 1859, était né à Etuefont bas. Avant de venir à Lepuix, il avait été vicaire à Steige dans le Bas Rhin. Sa première cure a été Evette.

Le cinquième, M. Bérout de décembre 1859 à décembre 1860, il a été envoyé du vicariat de Phaffans à Lepuix. Après un an il a été nommé curé à Valdoie puis à Montreux Château.

Le sixième, a fait son premier et unique vicariat à Lepuix de décembre 1860 à octobre 1862, c'est l'abbé Vogel de Meroux. Ensuite, il fut curé de Larivière, puis de Réchesy, Lachapelle sous Chauv, Petite Croix.

² Retiré dans la paroisse l'abbé Colez est décédé le 27/9/1962

Le septième, l'abbé Frossard d'octobre 1862 à août 1866. Avant sa venue à Lepuix, il était vicaire près de St Marie aux Mines. Ensuite, il fut nommé curé à Auxelles Haut ou il est resté 22 ans puis à Boron près de St Germain.

Le huitième vicaire de Lepuix, M. l'abbé Frery de 1866 à 1868 est né à Lepuix-Delle. De vicaire à Etueffont, il est venu remplacer l'abbé Frossard. Ensuite il est retourné vicaire à Etueffont et de là est nommé curé à Fontaine où il est mort.

Le neuvième, M. Chevalier de 1868 à 1872, était de Brebotte. Il était aussi vicaire à Etueffont lorsqu'il est venu à Lepuix. Après quatre années de vicariat dans la paroisse, il a été nommé curé à Eteimbes et malgré le changement de diocèse pour le territoire de Belfort, il resta à Eteimbes qui fait partie du diocèse de Strasbourg. Il fut ensuite nommé curé près de Lapoutroie.

Ces deux derniers vicaires ont fonctionné lorsque les offices se faisaient dans la grande fabrique.

Le dixième, M. Ménétré n'est resté à Lepuix qu'environ trois semaines, ayant reçu sa nomination de curé à Perouse.

Le onzième, l'abbé Faivre de Chaux de 1872 à 1873. Placé vicaire à Belfort pendant quelques années, il a été ensuite nommé curé de Boron et enfin de St Dizier où il est depuis plusieurs années.

Le douzième, est M. l'abbé Gressot de 1873 à 1880. Ensuite il est nommé curé de Villars le Sec.

Le treizième, M. Frey de 1880 à 1882 a été ensuite vicaire de Servance et après curé de Dampvalley en Ht Saône.

Le quatorzième, l'abbé Roy est resté 7 ans de 1882 à 1889. Il est maintenant curé de Petit Croix.

Le quinzième, M. l'abbé Peltier d'Auxelles Bas est également resté 7 ans de 1889. Il est venu à Lepuix après son ordination. Nommé curé près de Jussey, il y est encore aujourd'hui. Ensuite il y eut l'abbé Orionot (1897-1903), l'abbé Weiss (1903-1904), l'abbé Colin (1904-1908), l'abbé Chevrier (1908-1912), l'abbé Besançon (1912-1924).

Le premier vicaire, de Lepuix fut M. l'abbé Ceuvrai pendant 2 ans de 1851 à 1854. Auparavant il était chez le curé de Grosagny pour l'aider dans sa paroisse. Il avait été élevé par son oncle le meunier de Saint Dizier car il était orphelin. Son père était Suisse. Sa première cure a été à Croix, après avoir quitté Lepuix, il a été envoyé à Levoncourt où il est mort.

Le deuxième, M. Dubail de 1854 à 1856, avait remplacé M. Oeuvari à Grosagny, il le remplaça aussi à Lepuix. Il est mort curé de Bessoncourt après quelques années. C'était sa première cure. Natif de Sévenans.

Le troisième, M. Chaudépierre de 1857 à 1858, était vicaire de Phaffans, lorsqu'il est venu à Lepuix. Nommé en 1858 curé de Montreux-Château. Quelques années après il est rentré dans son village natal d'Orbey, curé d'une nouvelle paroisse dans la vallée.

Le quatrième, l'abbé Oriat de février 1858 à octobre 1859, était né à Etueffont bas. Il avait été vicaire à Steige dans le Bas Rhin. Avant de venir à Lepuix, sa première cure a été Evette. Il a été ensuite occupé d'autres postes. Il est décédé dans un autre diocèse.

Le cinquième, M. Bérout de décembre 1859 à décembre 1860, il a été envoyé du vicariat de Phaffans à Lepuix. Après un an il a été nommé curé à Valdoie et à Montreux Château. Il était né à Bavillers.

Le sixième, a fait son premier et unique vicariat à Lepuix de décembre 1860 à octobre 1862, c'est l'abbé Vogel de Meroux. Envoyé curé d'abord à Larivière ensuite à Réchesy, Lachapelle sous Chaux, Petite Croix. Il est mort dans une paroisse du Doubs. Ses dernières volontés ont été d'être enterré à Meroux, ce qui a eut lieu.

Le septième, l'abbé Frossard d'octobre 1862 à août 1866, il a été vicaire près de St Marie aux Mines lorsqu'il est venu à Lepuix, ensuite curé à Auxelles Haut ou il est resté 22 ans. Aujourd'hui curé à Boron près de St Germain.

Le huitième vicaire de Lepuix, M. l'abbé Frery de 1866 à 1868. M. l'abbé Frery né à Lepuix-Delle, de vicaire à Etueffont, il est venu remplacer l'abbé Frossard. ensuite il est retourné vicaire à Etueffont et de là est nommé curé à Fontaine où il est mort.

Le neuvième, M. Chevalier de 1868 à 1872, était de Brebotte. Il était aussi vicaire à Etueffont lorsqu'il est venu à Lepuix. Après quatre années de vicariat dans la paroisse, il a été nommé curé à Eteimbes et malgré le changement de diocèse pour le territoire de Belfort, il resta à Eteimbes qui fait partie du diocèse de Strasbourg. Il y a quelques années, il a été nommé curé près de Lapoutroie.

Ces deux derniers vicaires ont fonctionné lorsque les offices se faisaient dans la grande fabrique pendant la construction de la nouvelle église.

Le dixième, M. Ménétré n'est resté à Lepuix qu'environ trois semaines, avant de recevoir sa nomination de curé à Perouse.

Le onzième, fut l'abbé Faivre de Chaux de 1872 à 1873. Placé vicaire à Belfort pendant quelques années, il a été ensuite nommé curé de Boron et enfin de St Dizier.

Le douzième, est M. l'abbé Gressot de 1873 à 1880. Ensuite il est nommé curé de Villars le Sec.

Le treizième, est M. Frey de 1880 à 1882. Il a été ensuite vicaire de Servance et après curé de Dampvalley en Ht Saône.

Le quatorzième, l'abbé Roy est resté 7 ans de 1882 à 1889. Il est maintenant curé de Petit Croix.

Le quinzième, M. l'abbé Peltier d'Auxelles Bas est également resté 7 ans de 1889. Il est venu à Lepuix après son ordination. Il fut ensuite nommé curé près de Jussey.

Ensuite il y eut l'abbé Orionot (1897-1903), l'abbé Weiss (1903-1904), l'abbé Colin (1904-1908), l'abbé Chevrier (1908-1912), l'abbé Besançon (1912-1924).

LES VOCATIONS

Depuis quarante ans, la paroisse de Lepuix a vu plusieurs de ses enfants élevés à la prêtrise. Il n'y en avait pas eu depuis le siècle dernier, le seul dont on ait le souvenir fut un religieux capucin nommé Marsot. C'était un prêtre distingué qui fut le supérieur de son couvent avant la révolution de 1789. Après cette révolution, il a été curé d'une ville où il est mort.

On peut estimer qu'il pouvait y avoir cent ans que le religieux Marsot fut ordonné quand en 1855, M. l'abbé Jacques Jeannenot a dit sa première messe, lequel fut vicaire à Belfort, curé de Bermont et enfin curé de Grandvillard où il est enterré, mort en 1888.

Le deuxième prêtre natif de Lepuix fut l'abbé Wimmer Adolphe ordonné en 1871. Vicaire pendant dix ans, il entra ensuite chez les Chartreux de Bosserville près de Nancy. Aujourd'hui il est le prieur de la Chartreuse de Montreuil sur mer au diocèse d'Arras.

Le troisième prêtre ordonné fut l'abbé Marsot en 1875. Il a fait son vicariat à Phaffans ensuite curé à Bessoncourt et à Chévremont. Ensuite il a été nommé aumônier des religieuses de Notre Dame du B. Pierre Fourier établies à Gray. I fut ensuite curé cantonal de Mandeuve près de Montbéliard. Il a dit sa première messe le 8 septembre 1875.

En 1876 a eu lieu la première messe de l'abbé Jules Jeannenot nommé vicaire à Héricourt ensuite à Belfort, puis curé de Froidefontaine en 1882, en 1891 il est nommé curé de Bourogne.

Le quatrième est l'abbé Armand Wimmer, ordonné en 1881, nommé vicaire en Franche-Comté puis curé de Grosbois près de Baume les Dames. C'est le frère du supérieur des Chartreux de Montreuil sur Mer.

Le cinquième, M. l'abbé L. Zeller a été ordonné en 1887. Après un vicariat de huit années à Pont de Roide il a été nommé curé de Froidefontaine en 1895. Il a dit sa première messe le dimanche de la fête du Scapulaire.

Deux jeunes gens sont entrés dans les couvents comme frères, l'un chez les Rédemptoristes à la suite d'une mission en 1886. L'autre est depuis quelques années chez les Chartreux de Bosserville près de Nancy.

La paroisse de Lepuix a fourni aussi des religieuses principalement aux couvents de Pertieux dans les Vosges et de Fontenelles dans le Doubs, d'autres se sont rendues chez les dominicains, une chez les sœurs de la Charité à Besançon à Niederbraun dans le Bas Rhin et une autre à Bellemagny.

Nous trouvons mentionné dans les registres les enfants du village se convertissant à la vie religieuse :

- Didier Joachim 1722
- Nicolas Jeannenot 1723
- Clément Nady 1729
- André Marsot 1737

Provincial de Franche-comté :

- Pascal Marsot 1741
- Jean-Baptiste Marsot 1739
- François Marsot 1747
- Chassignet 1793
- Demeusy 1795
- Jeannenot 1855 (prêtre)
- Adolphe Wimmer 1871
- Charles Marsot 1875
- Joseph Wimmer 1876
- Jules Jeannenot 1881
- Louis Zeller 1887
- Camille Zeller 1926
- Alphonse Collin 1929
- Emile Petizon 1941
- François Maire 1942
- Gilbert Tournier 1948
- André Verrier 1950
- Pierre Tournier 1951
- Bernard Wimmer 1971
- Joseph Demeusy 1975

LES PROCESSIONS

Celles de la fête dieu ont toujours eut lieu avec beaucoup de respect et de solennité. Ordinairement il y eut quatre reposoirs à l'exception de quelques années, où il n'y eut que trois reposoirs par suite de la mort des personnes qui faisaient le quatrième.

Anciennement sous le règne de Louis Philippe, un certain nombre d'hommes qui avaient conservé leurs habits militaires se réunissaient le jour de la Fête Dieu.



...ordinairement il y eut quatre reposoirs...

Cette garde nationale assistait aux offices et accompagnait le St Sacrement à la procession. Depuis une cinquantaine d'années, on a cessé cet usage. Celui de tirer les coups de canon et de jeter des fleurs a continué.

Le troisième dimanche de chaque mois on faisait une procession autour de l'église. Cette procession était à l'honneur de la St Vierge.

En 1854, le choléra ayant éclaté à Lepuix, on avait enterré les morts de cette maladie dans le chemin du cimetière, lequel entourait l'église.

On faisait alors cette procession dans la paroisse comme celle de la fête de l'Assomption le 15 août.

Lorsque l'on a recommencé les offices dans la nouvelle église, cette procession se faisait de nouveau autour de l'église mais la coutume de cette procession s'est perdue petit à petit et elle est supprimée aujourd'hui.

Ensuite, un religieux dominicain a établi une procession qui se fait dans l'église. Elle est faite par des petites filles qui portent des oriflammes et accompagnées du clergé. Elle a lieu tous les premiers dimanche de chaque mois.

Les processions des Rogations se faisaient autrefois le dimanche avant l'ascension ou le jour de l'Ascension si le temps n'avait pas permis de la faire le dimanche d'avant. Elle avait lieu après les vêpres. Cette procession se faisait dans les près autour du village. On suivait la route jusqu'à la croix des « Grands-Champs » un peu plus loin on entrait dans les près pour arriver près de la grande fabrique et l'on allait passer le pont à l'entrée de « Chauve-Roche » pour reprendre dans les près de l'autre côté du village, pour rentrer à l'église par le bas du village.

C'était un trajet très long, néanmoins presque tout le monde y assistait. On aimait voir le reverdissement des près, des champs et les montagnes qui voisinaient cet itinéraire.

Cette longue procession a été renouvelée en 1893 pour demander la pluie, année qui fut funeste aux cultivateurs. Presque toute la paroisse y assistait, mais à part l'année 1893, depuis 1850 et les années suivantes, les processions des Rogations se faisaient trois jours avant l'Ascension.

LES PELERINAGES

Les paroissiens de Lepuix ont toujours fait beaucoup de pèlerinages. Avant l'établissement des chemins de fer, on allait à « *N.D. des Ermites* » à pied jusqu'à Zurich où l'on prenait le bateau pour passer le lac. On réunissait un certain nombre pour faire le voyage.

Plus tard le chemin de fer suisse ayant diminué ses tarifs pour les pèlerins, le nombre des pèlerins avait augmenté. Ensuite, les curés d'Héricourt et de Clerval se sont mis à la tête de ces pèlerinages à Einsilden. Autrefois le pèlerinage de « *N.D de la Pierre* » était aussi fréquenté par les gens de Lepuix, lequel se faisait toujours à pied.

On y organise aussi des pèlerinages en chemin de fer. Le pèlerinage le plus fréquenté est celui de « *N. D. du Haut* » à Ronchamp, c'est aussi le plus rapproché, on peut estimer de cent à deux cents personnes qui s'y rendent par an. C'est principalement le lendemain de la première communion et de la fête patronale que les pèlerins sont en plus grand nombre. Environ soixante personnes de Lepuix se sont déjà rendues à « *N.D. de Lourdes* ».

Au sommet du Ballon un garde qui demeurait au chalet Bonaparte a fait placer une statue de la St vierge et bien des touristes vont faire une prière au pied de la statue. Il y a environ une quarantaine d'années qu'elle a été érigée (1862).



Un garde qui demeurait au chalet Bonaparte a fait placer une statue de la St vierge

La séparation des Églises et de l'État

Le 9 décembre 1905, la loi sur la séparation des Églises et de l'État était promulguée. Le 29 décembre 1905, le décret d'application concernant les inventaires paraît, à Belfort. En janvier 1906, les premiers inventaires ne créent pas d'incidents majeurs jusqu'à la publication, le 18 février, de l'encyclique papale « Vehementer nos » rejetant la loi.

Le 26 à Lepuix Gy, 300 à 400 habitants manifestent. Ce refus entraîne le seul incident du printemps dans le département car le 6 mars les autorités décident de passer en force. M. Schmidt administrateur faisant fonction de préfet se fait accompagner par deux commissaires, réquisitionne trois brigades de gendarmerie, deux escadrons de dragons, et une section du génie.



Des villageois de Lepuix ont dressé une barricade de charrettes devant le parvis



Arrivée des dragons

L'administrateur fait dégager la barricade, puis enfoncer la porte latérale par le génie pour qu'enfin l'inventaire puisse avoir lieu. Les échauffourées, qui ne font pas de blessé, ont été photographiées. Des cartes postales, accusatrices contre le député Schneider, ont été tirées de ces clichés.

Selon les notes de L'abbé Zeller, "Je me souviens avoir beaucoup admiré mon père Joseph Zeller, grimpé sur l'échelle (de notre grange) traçant à la craie les belles grandes lettres de **ELECTEURS BLOCARDS, VOILA VOTRE ŒUVRE.**"



de gauche à droite , Angèle Grille, Hélène Humbert, Camille Zeller, Emile Marsot, Jeanne Wimmer, Marguerite Grille

Sources bibliographiques : Vivre le Territoire - décembre/janvier 2006 - no76, pages 28-29

Illustrations : Collections de cartes postales J. Marsot

*D'après les notes de Georges Simon (1788/1869) retranscrites par Emile Marsot (1893/1982)
Mise en page et illustrations de Jacques Marsot*